

## Marie-Mathilde Bortolotti

### Aliénation et séparation \*

Le terme d'aliénation chez Lacan et, dans une bien moindre mesure, celui de séparation se déploient entre 1964 et 1968 à l'intérieur de deux cadres différents. Faute de repérer ces cadres comme définissant, pour l'un la réalité, pour l'autre la situation psychanalytique, on ne peut pas cerner ce que Lacan vise et finit par produire dans l'articulation de ces deux termes : le *a* comme opérateur logique séparant le sujet et l'Autre.

La théorie de l'aliénation symbolique et de son complément de séparation, introduite en 1964, définit les « deux opérations fondamentales où il convient de formuler la causation du sujet <sup>1</sup> ». Cette théorie rend compte du processus originel de l'avènement du sujet au champ de l'Autre et de la dialectique qui entre eux s'en instaure. Lorsqu'il reprend, en 1966, le terme d'aliénation – et lui seul – dans son séminaire *La Logique du fantasme*, Lacan ne le fait pas sans réticence, précisant qu'il faudrait trouver un autre mot, mais que ce sera à ses auditeurs de trancher <sup>2</sup>. C'est qu'il ne s'agit plus, comme deux ans auparavant, de décrire les opérations de causation d'un sujet divisé, passif au regard du signifiant et actif dans la production de son inconscient – d'un sujet *de* la pulsion. En déduisant à nouveau l'aliénation, à partir cette fois du présupposé du *cogito*, Lacan entend désormais « assurer d'une façon ferme et certaine ce qu'il en est de la réaction du sujet pris dans cette réalité de l'inconscient <sup>3</sup> », soit d'un sujet *à* la pulsion.

En fait, Lacan effectue deux tours dans l'aliénation en ces années 1960. La boucle du premier, en 1964-1965, se referme en ayant survolé le champ du réel et de la différence sexuelle. Aliénation et séparation sont définies comme « opérations de la réalisation du sujet dans sa dépendance signifiante au lieu de l'Autre <sup>4</sup> » – l'accent étant largement mis sur la dimension de la dépendance. L'aliénation est alors celle de l'être au signifiant et la séparation ce qui, dans le fantasme, soude le sujet à son objet grâce au montage surréaliste de la pulsion. Avec le second tour, effectué entre 1966 et 1968, la boucle semblera pouvoir entamer/engager quelque chose du réel. L'aliénation deviendra celle de l'être à la langue <sup>5</sup> et la séparation

disparaîtra en tant qu'opération pour devenir notamment un des noms de la *traversée*, cette fois, du fantasme.

### Premier tour : causer le sujet et produire l'objet

C'est lors de la séance du 27 mai 1964 que Lacan introduit sa seconde théorie de l'aliénation, symbolique par rapport à la première, imaginaire, élaborée avec le stade du miroir. Complémentée de la notion de séparation, l'aliénation définit un processus circulaire mais dissymétrique entre le sujet et l'Autre. Ce processus se caractérise par deux éléments essentiels : la non-réciprocité et la torsion dans le retour, qui forment une seule opération logique <sup>6</sup>. Nous avons donc deux opérations dialectiques – aliénation et séparation – équivalant à une opération logique, le tout pouvant encore se découper en trois temps que Lacan présente ainsi : « du sujet appelé à l'Autre, au sujet de ce qu'il a vu lui-même apparaître au champ de l'Autre, de l'Autre y revenant <sup>7</sup> ».

### Le choix forcé de l'aliénation

Le temps 1 de l'aliénation s'effectue sur le mode de l'identification au trait unaire élaborée deux ans plus tôt par Lacan. Le signifiant, d'abord au champ de l'Autre, fait surgir de sa signification le sujet de l'être qui n'a pas encore la parole. Le signifiant cause le sujet en lui donnant un sens, mais c'est au prix de le figer, de réduire son être à un être de signifiant. L'émergence du sujet est donc contemporaine de sa disparition en tant qu'être prêt à parler – disparition baptisée *aphanisis* par Lacan détournant un terme d'Ernest Jones.

Avant ce temps 1, le sujet « n'était absolument rien », écrit Lacan dans « Position de l'inconscient », mais, poursuit-il, « ce rien se soutient de son avènement <sup>8</sup> ». Formule sibylline qui s'éclaircira avec la définition du sujet comme « effet de la marque et support de son manque » posée l'année suivante dans le résumé du séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* <sup>9</sup>. Y est désignée une rupture, du fait du sens, au sein même de l'identification pétrifiante du sujet soumis à la suprématie du signifiant. Je reprends la citation : « Ce rien se soutient de son avènement, maintenant produit par l'appel fait dans l'Autre au deuxième signifiant <sup>10</sup>. » Un deuxième signifiant est appelé à venir représenter le sujet.

C'est le moment nucléaire de l'inconscient où peut s'énoncer le choix singulier de l'aliénation, *vel* ou choix dans la réunion, comme étant à faire entre :

- le premier signifiant ou S1 en tant qu'*être* de signifiant du sujet ;

– le *sens* que ce S1 en tant que signifiant indique en direction d'un second signifiant, l'étourdissant *Vorstellungsrepräsentanz*, le S2 qui viendrait représenter le sujet.

Ce choix, qu'on résume entre l'être et le sens, est forcé : le sujet se sera vu contraint, pour sa propre survie de sujet, de choisir le sens au détriment de l'être. Et ce choix comporte un facteur que Lacan qualifie de « létal », c'est-à-dire entraînant la mort <sup>11</sup>. Le sens ayant été choisi en effet, l'être de signifiant du sujet est effacé. Mais dans l'instant de cette obscure décision où il se place sous S2 qui le représente, le sujet abolit le sens pourtant choisi, ce qu'il ne fait pas sans « pulvériser » ce S2, au nom cette fois du sens choisi. Ce refoulement primordial opère la bascule du régime unaire au régime binaire du signifiant. Se trouve constituée, comme retombée du choix forcé du *vel* et de la « pulvérisation », la série infinie des signifiants dans l'inconscient, au terme de laquelle s'indique le S(A). Ainsi l'inconscient se sera-t-il formé d'un manque à être irréversible et d'une part de non-sens, mais également d'une sorte de forçage réciproque. Et c'est alors l'entrée dans le temps 2 de l'aliénation, celui de la représentation proprement dite où l'*aphanisis* du sujet – sa première disparition sur le mode identificatoire – est consommée par la série ou la chaîne.

L'aliénation, temps 1 et temps 2 <sup>12</sup>, se laisse finalement ramener à la définition du signifiant écrite une première fois par Lacan dans « Subversion du sujet » : « Le signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant <sup>13</sup>. » Définition où réside toute l'aporie, ou la folie peut-être, de l'aliénation symbolique. Sa circularité formelle – le signifiant y est défini par lui-même – et sa non-réciprocité – le premier signifiant n'est pas le même que le second – en font un défi au (bon) sens et à la représentation. Étrange circularité, en effet, que celle d'un cercle qui ne saurait se former sans se réduire *in fine* à un point, sauf à se maintenir dans un mouvement tourbillonnaire perpétuel lui interdisant alors toute fermeture. C'est que le signifiant a cette caractéristique de ne pouvoir se penser qu'à partir du deux. L'instituer tout seul, c'est sortir de sa logique, l'halluciner, l'entendre dans le vide ou le voir en esprit sans en raisonner l'existence autrement que par une certitude. Mais passer au trois, c'est sortir de sa stricte définition. C'est cette structure binaire du signifiant qui encourage Lacan à mettre au point le *vel* particulier de l'aliénation symbolique.

### La séparation comme vouloir

La séparation est la deuxième opération de la causation du sujet. Elle achève et résout la circularité insoluble de l'aliénation. Si le *vel* était défini par la sous-structure de la réunion (v), le *velle* ou vouloir de la séparation

est régi par la sous-structure de l'intersection ou produit (v inversé). Le sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant trouve le « point faible du couple primitif » constitué par le signifiant binaire du *Vorstellung-repräsentanz*, point faible « de l'articulation signifiante en tant qu'elle est, de par son ressort, de par son essence, aliénante <sup>14</sup> ». Quelque chose, dans le discours de l'Autre, « ne colle pas ». Dans cet écart entre deux signifiants, le sujet trouve un moteur plus intime et moins intimant que celui du sens. C'est celui de la question, du *Che vuoi ?*, qui maintenant le propulse.

Choissant de répondre à cette défaillance de l'Autre qui se forme alors en énigme, le sujet s'engage dans la voie du désir en se séparant d'une part dont il est constitué. « Un manque recouvre l'autre », affirme alors Lacan, qui poursuit : « C'est un manque engendré du temps précédent qui sert à répondre au manque suscité par le temps suivant <sup>15</sup>. » Pour combler le manque dans l'Autre, le sujet restaure sa propre perte, celle de son *aphanisis*. Telle est la torsion du retour où vient à s'inscrire la fonction de la répétition – le sujet retourne au lieu de l'Autre où il est advenu, mais paré cette fois de ce qu'il y a « vu » : sa disparition. Autrement dit, il présente sa mort à l'Autre dans une représentation. Et ce qui vient jouer dans cette dialectique, ce sont les quatre objets *a* en tant que pièces détachables du corps : le sein, les fèces, le regard et la voix.

Cette réponse du sujet au manque dans l'Autre par la fonction de l'objet *a* constitue la tromperie propre au transfert. Cette tromperie le fonde comme sujet et il n'en veut par conséquent rien savoir – rien savoir de son désir en tant que c'est le désir de l'Autre. À travers ce refus obstiné, le sujet fait retour, et définitivement, à quelque chose de la fixité du temps 1 de l'aliénation – fixité, cette fois, du *Wunsch*, du vœu inconscient, du désir d'un objet opaque. Le recouvrement des deux manques dont parle Lacan au sujet de la séparation désigne donc un fantasme. Avec la pulsion à laquelle il offre son support, le fantasme est le produit fini de l'opération logique de l'aliénation-séparation. Le V inversé de la disjonction, maintenant refermé sur le V de la réunion, forme le poinçon des mathèmes. Le *velle* s'est conjoint à son homophone, le *vel*, venant rendre compte, à un certain niveau, des phénomènes d'écho ou de résonances et, à un autre, des impressions de déjà-vu. La boucle du désir est nouée, et le destin du sujet qui s'est exclu pour mieux se sceller à l'Autre tout tracé.

### *Les deux recouvrements de deux manques : celui du fantasme et celui du symptôme*

Au début de cette leçon du 27 mai 1964, Lacan souligne la nature toujours partielle de la pulsion du fait de l'absence, dans le psychisme, d'une

représentation qui engloberait la totalité de la tendance sexuelle. Dans le champ du sujet, la sexualité s'instaure d'une façon détournée, obligeant celui-ci à en passer par l'Autre pour s'appréhender comme homme ou comme femme. Dans la sexualité humaine, dit alors Lacan, « deux manques se recouvrent ». On reconnaît la formule de la séparation, sauf qu'ici elle ne désigne pas la même chose. En effet, les deux manques en question sont désormais :

– le « défaut central autour de quoi tourne l'avènement du sujet à son propre être dans la relation à l'Autre » – c'est-à-dire la castration symbolique dont rend compte la théorie de l'aliénation-séparation ;

– et « l'autre manque qui est manque réel, antérieur, à situer à l'avènement du vivant, c'est-à-dire de la reproduction sexuée. Le manque réel, c'est ce que le vivant perd, de sa part de vivant, à se reproduire par la voie sexuée. Ce manque est réel parce qu'il se rapporte à quelque chose de réel, qui est ceci que le vivant, d'être sujet au sexe, est tombé sous le coup de la mort individuelle <sup>16</sup>. »

Le manque du temps précédent ne répond plus au manque du temps suivant ; il est repris, dit Lacan, par celui-ci. La temporalité est restaurée dans sa linéarité. Par ailleurs, ces deux manques ne sont plus celui de l'Autre (la faille du couple primitif) et celui du sujet (*l'aphanisis*), mais le « défaut central », ou castration symbolique, et le manque réel du sujet au sexe. Enfin et surtout, la perte du côté du vivant – contrairement aux objets *a*, qui sont des représentants de la perte – ne doit rien au signifiant. Elle est perte naturelle, du fait de la reproduction par voie sexuée. Et elle oblige Lacan à forger un mythe venant déloger celui d'Aristophane : la lamelle comme organe irréal de la libido.

Cette reprise du manque réel par la castration symbolique désigne un recouvrement à part et un passage du sexe à la sexualité qui fait problème dans la théorie. Problème que François Wahl soulève lors de la séance du 20 mai 1964, suscitant cette réponse de Lacan :

« Parfait, vous soulignez très bien un des manques de mon discours. [...] Cette sorte de "corps de lamelle", avec son insertion quelque part, car cette lamelle, elle a un bord, elle vient s'insérer là où je vous l'ai mis, écrit au tableau, à savoir, sur la zone érogène, à savoir, sur l'un des orifices du corps, en tant que ces orifices – toute notre expérience – sont liés à l'ouverture-fermeture de la béance de l'inconscient. Elles y sont liées, parce que c'est là que s'y noue la présence du vivant <sup>17</sup>. »

Le « corps de lamelle » – autre nom du « sujet au sexe », encore appelé *hommelette* par Lacan – s'insère donc sur l'un des orifices des zones érogènes,

pulsatiles comme la béance de l'inconscient. Ce « nouage » de la présence du vivant annonce la fin de l'enseignement de Lacan, où la formule ambiguë de « recouvrement de deux manques » sera traduite dans la langue borroméenne. Pour l'heure, seul un imaginaire biologique en rend compte, avec cette étrange chose ou être de langage : l'*hommelette*.

Une zone est donc laissée en blanc, ou plutôt en transparence, avec ces deux « recouvrements de deux manques » qui nous présentent comme deux articulations distinctes. L'une rend compte de la *causation* du sujet et de la *production* de l'objet grâce aux deux opérations d'aliénation-séparation commandées par la « coupure en acte <sup>18</sup> » de l'inconscient. Et l'autre évoque une *réalisation* du sujet au champ de l'Autre venant reprendre la perte naturelle du vivant. Cette partition ne nous dit rien du rapport du vivant sexué à l'Autre où le sujet s'aliène. Rien du rapport de la perte réelle à la castration symbolique. Rien du vivant comme substance affectée de jouissance. Rien du symptôme en un mot, qui manifeste ici tout son mutisme. La seule solution pour s'y retrouver cliniquement – et pour servir le discours de Lacan –, c'est de substituer discrètement au sujet comme « rien » supposé par la théorie de l'aliénation symbolique, le corps vivant et sexué, l'être pris dans la parole.

C'est que Lacan a déduit sa théorie de l'aliénation, d'une part, de la reconnaissance de la pulsion en son caractère intrinsèquement partiel, et, d'autre part, de la structure binaire de la chaîne signifiante. Voilà pourquoi cette théorie nous livre un sujet a-sexué, et laisse en marge le « sujet au sexe ». La sexualité, dans ce cadre qu'on peut dire névrotique, se présente soit en rêve, soit, et au mieux, sous le masque de la perversion généralisée, c'est-à-dire d'un objet *a* dégagé au grand jour, produit et venant boucher le manque dans l'Autre pour mieux s'assurer sa jouissance.

Ce n'est qu'en déduisant à nouveau l'aliénation à partir du *cogito*, d'un dire donc, que Lacan pourra, mettant en fonction non plus le sujet aux prises avec un ordre symbolique autonome, mais le sujet supposé savoir pris dans la situation psychanalytique, révéler quelque chose d'une opération qui engagerait dans sa logique le sujet et l'Autre, nommément l'analysant et l'analyste, en organisant leur rapport, toujours selon la non-réciprocité et la torsion dans le retour, mais dans une boucle qui pourrait les reprendre ensemble afin de les séparer autrement. Nous révéler quelque chose, autrement dit, de l'acte psychanalytique en tant qu'il touche au réel (du sujet, du sujet au sexe, du sujet de la différence sexuelle) et opère une nouvelle séparation – séparation dont rend compte en théorie la disjonction qu'opère Lacan dans *La Logique du fantasme*, distinguant l'inconscient du ça.

## Deuxième tour : réaliser le sujet et logifier l'objet

« Le *cogito* pourrait bien se présenter exactement comme le meilleur envers qu'on puisse trouver, d'un certain point de vue, au statut de l'inconscient », avance Lacan lors de la séance du 14 décembre 1966 de son séminaire *La Logique du fantasme*. Pour formuler cet envers ou cet inverse, ou encore cette « latence » pour reprendre le terme d'Erik Porge, d'un être qui s'affirme en conjonction d'une pensée, Lacan applique la première loi du mathématicien britannique Augustus de Morgan (1806-1871) qui s'énonce ainsi : la négation de la conjonction (le « et » logique ; *conjoins* signifie « présents simultanément ») de deux propositions est équivalente à la disjonction (le « ou » logique ; au moins une des deux propositions est vraie) des négations des deux propositions.

Cela s'écrit  $\overline{(A \wedge B)} \rightarrow (\overline{A}) \vee (\overline{B})$ , où la barre inscrit la négation, le  $\vee$  renversé la conjonction et le  $\wedge$  la disjonction. On y reconnaît bien sûr à nouveau les deux moitiés du poinçon des mathèmes.

Appliquons maintenant la loi de Morgan au *cogito* : la négation du « je pense donc je suis », négation de la conjonction d'un « je pense » et d'un « je suis », équivaut à poser la vérité d'au moins une des propositions « je ne pense pas » et « je ne suis pas », leur disjonction. Ce qui se formule : « ou je ne pense pas ou je ne suis pas ». Le sens de ce choix dans le champ prédéfini du sujet (cartésien) modifie dialectiquement l'application de la loi de Morgan : le « ou » de la disjonction ne désigne plus le fait qu'au moins une des propositions est vraie, mais, formule plus contraignante, que si les deux sont vraies, le résultat de l'opération est faux.

Je reprends, en le paraphrasant et le citant largement, le développement de Lacan lors des leçons du 14 décembre 1966 et du 21 janvier 1967. Descartes, avec le *cogito*, établit entre la pensée et l'être un rapport qui est de simple nécessité (« donc je suis ») équivalant à un refus obstiné de continuer à travailler la question que la pensée pose à l'être, à un raccourci du « dur chemin de la pensée à l'être et du savoir qui doit le parcourir », pour la seule affirmation de l'être du « je ». Lacan parle à cet égard d'une *Verwerfung* de l'être dans le *cogito*. En s'assurant ainsi de son existence « du fait même de la pensée qui se pose en question », Descartes « se place comme "ego" hors de la prise dont l'être peut atteindre la pensée ». Dans le *cogito*, la pensée n'assure qu'un vide d'être. Le « je suis » ne contient aucun élément – c'est l'ensemble vide. C'est un « je ne suis pas », en vérité, « sauf là où nécessairement je suis de le faire dire à l'Autre ». L'Autre constitue « la limite de ce qui peut se définir et s'assurer au mieux comme l'ensemble vide

que constitue le “je suis”, dans cette référence où “je”, en tant que “je” suis, se constitue proprement de ceci : de ne contenir aucun élément. »

Revenons au choix de l’aliénation dite alors « naïve » ou « originelle » par Lacan : « ou je ne pense pas ou je ne suis pas ». Comme nous nous plaçons dans le champ du sujet cartésien, sujet de la certitude d’un « je suis », le choix est par défaut toujours déjà fait pour le « je ne pense pas ». Cela entraîne l’apparition du ça en tant que « pas-je » du sujet et la formation de l’inconscient constitué par la perte proprement dite du « je ne suis pas ». Et Lacan de ponctuer la présentation du résultat de cette opération « aliénation » par un verdict qui fait coupure dans son enseignement, et suture des deux topiques freudiennes : « Le champ du Ça et celui de l’inconscient ne se recouvrent pas ! » Ce qui le justifie d’avancer un dédoublement du « Wo Es war, soll Ich werden » freudien.

### Le mathème du sujet supposé savoir

Dans la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l’école », Lacan écrit le mathème du sujet supposé savoir. Celui-ci gagne à être lu au regard des temps 1 et 2 de l’aliénation symbolique, identification et représentation, que nous avons présentés, et dont il réaliserait comme la fusion. Ce mathème serait si l’on veut l’écriture du moment nucléaire de l’inconscient, avec une double supposition :

$$\frac{S \longrightarrow Sq}{s(S1, S2, \dots Sn)}$$

La supposition n° 1 est celle du sujet, noté petit s et posé sous le signifiant S du transfert en appel d’un autre signifiant Sq, dit « quelconque ». Une supposition n° 2 s’y emboîte, celle du savoir référentiel prêté à ce sujet s, savoir supposé présent des signifiants dans l’inconscient, lesquels sont inscrits dans la parenthèse en série illimitée. La barre, qui s’arrête avant de mettre en lien S et Sq, indique que la signification n’est pas encore produite. Celle-ci, commente Lacan, « tient la place du référent encore latent dans ce rapport tiers qui l’adjoint au couple signifiant-signifié<sup>19</sup> ». La latence du référent a trait au caractère encore énigmatique du signifié formé par le sujet – pure hypothèse à ce stade, mise au travail de rien – couplé à des signifiants en attente d’un déchiffrement qui les fera passer d’un régime unaire à un régime binaire.

Le sujet s ne passe pas, ne franchit pas la barre ; il est non divisé, non barré. Il va falloir que le savoir de l’inconscient se forme et s’ordonne d’une première séparation d’avec lui. Ainsi se lèvera la supposition n° 2, qui



révélera l'inconscient comme savoir troué. Le sujet, ainsi (dé)lesté, pourra alors franchir la barre et venir se réduire au signifiant quelconque, deuxième séparation. Et la supposition n° 1 sera levée à son tour, permettant la réalisation du sujet et effaçant, si l'on veut, le mathème du sujet supposé savoir, désormais inscrit dans le réel.

### Le groupe de Klein ou l'espace de l'acte psychanalytique

Lacan choisit d'avoir recours au groupe de Klein, « structure fondamentale dans l'ordre des références structurantes », car rien, explique-t-il, n'y implique la présence ou l'absence du  $S(A)$ , de cette faille du discours qui s'indique au terme de la série infinie des signifiants dans l'inconscient <sup>20</sup>. Le groupe de Klein, c'est l'univers du discours qu'il n'y a pas (qui n'a pas de lieu), celui du discours sans parole qui est l'essence de la théorie psychanalytique, comme Lacan l'écrira au tableau lors de la première séance de son séminaire *D'un Autre à l'autre*. C'est de ce suspens de la faille que Lacan s'autorise à faire « supporter [...] le rapport que nous pouvons donner à notre exigence de donner son statut structural à l'inconscient avec [...] le *cogito* cartésien <sup>21</sup>. » Le mot « rapport » est ici à entendre au sens de l'action qui rapporte à un lieu.

Le groupe de Klein s'écrit sous la forme d'une *table mathématique* figurant :

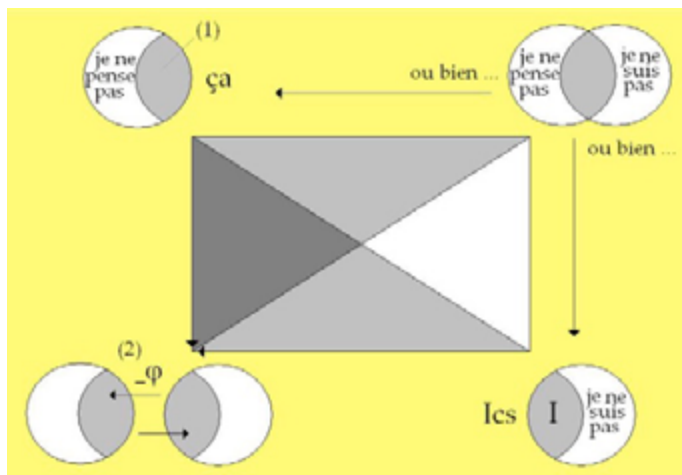
– trois opérations (alpha, bêta et gamma) qu'on dit « involutives », car les effectuer deux fois équivaut à n'avoir rien fait. Gamma est l'opération dite « produit » d'alpha et de bêta ;

– quatre transformations : celle que réalise alpha, celle que réalise bêta (gamma ne réalise aucune transformation qui lui serait propre par rapport aux deux autres opérations), celle qu'on nomme I qui équivaut à « ne rien changer », et celle qu'on nomme Y qui équivaut à « même ».

	I	$\alpha$	$\beta$	$\gamma$
I	I	$\alpha$	$\beta$	$\gamma$
$\alpha$	$\alpha$	I	$\gamma$	$\beta$
$\beta$	$\beta$	$\gamma$	I	$\alpha$
$\gamma$	$\gamma$	$\beta$	$\alpha$	I

La table du groupe de Klein <sup>22</sup>

C'est sur cette table d'opérations où s'effectuent un certain nombre de transformations que Lacan se risque à coucher le « je » pour en faire accoucher la parole. Les opérations ne sont ici rien de moins que celles qui fondent notre être : le transfert, la vérité et l'aliénation. Et l'optique est que s'en produise la transformation Y : la séparation, que Lacan n'inscrit pas en tant que telle. Par souci didactique, pour que ses auditeurs puissent se représenter les choses, Lacan ramène dans les deux dimensions du plan ce groupe de Klein qui en vérité en compte quatre – la troisième étant celle du temps et la quatrième celle qu'on pourrait dire du « suspens » ou du devenir. Y rapportant la formule de l'aliénation qu'il a déduite du *cogito* sous forme de schémas ensemblistes, Lacan présente donc un demi-groupe de Klein :



Au premier temps effectif de l'analyse, en haut à droite, s'écrit la disjonction du « je ne pense pas » et du « je ne suis pas ». Ce qui constitue proprement ce qui est nié, en gris, c'est (a) et  $-\varphi$ , qui se recouvrent et s'annulent l'un l'autre. C'est à cette place *en tant qu'elle est le point de départ de la ligne de l'opération « transfert »* que le sujet supposé savoir est présent<sup>23</sup>. À l'arrivée, à la fin effective de l'analyse, en bas à gauche, la disjonction des deux négations se résoudra en séparation, produisant l'objet *a* côté analyste et un sujet se réalisant dans la castration côté analysant. Cette ligne du transfert ne viendra à s'inscrire comme flèche – petit V oblique, orienté – dans le rectangle qu'au terme effectif de l'analyse. C'est la raison pour laquelle cette flèche n'y est pas dessinée (tout comme d'ailleurs le *a*

n'est pas inscrit en bas à gauche), car, faisant se rejoindre le début et la fin de l'analyse, elle réaliserait le passage même à l'autre demi-groupe de Klein, celui qui découle de la réintégration du sujet supposé savoir dans le réel.

L'opération transfert soldée, arrivée à son terme et à sa résolution, il se sera produit du psychanalyste. Que se sera-t-il passé ? Les opérations « aliénation » et « vérité » se seront conjointes de sorte que la coupure dans le « ou je ne pense pas ou je ne suis pas » puisse s'effectuer pour la première fois « comme il faut », ou peut-être plutôt comme « il va dorénavant falloir », c'est-à-dire dans un retournement de l'injonction surmoïque en volonté (côté ça) et un changement du signe de la division en décision (côté inconscient). Tel est le dédoublement du *velle*, du vouloir, de la séparation analytique, en quoi elle en vient à s'égaliser à une nouvelle aliénation, en connaissance de *désêtre*, là où l'aliénation symbolique était naïve. C'est celle où s'engage le désir de l'analyste, que Lacan décrivait déjà précisément en 1964 :

« Dans le rapport du désir au désir, quelque chose est conservé de l'aliénation, mais non pas avec les mêmes éléments – non pas avec ce S1 et ce S2 du premier couple de signifiants, d'où j'ai déduit la formule de l'aliénation – mais avec, d'une part ce qui s'est constitué à partir du refoulement originaire, de la chute, de l'*Unterdrückung*, du signifiant binaire – et d'autre part, ce qui apparaît d'abord comme manque de ce qui est signifié par le couple des signifiants, dans l'intervalle qui les lie, à savoir le désir de l'Autre <sup>24</sup>. »

La fugace « éclipse mutuelle » que produit la coupure de l'acte analytique correspond à la conjonction absolue du cercle du « je ne pense pas » (celui en haut à gauche) et du cercle du « je ne suis pas » (celui en bas à droite). Leur recouvrement réciproque s'opère au profit d'une transformation d'ensemble. Instant de voir et moment de conclure, point de commencement et d'achèvement de l'acte – « s'il en est un » – se rabattent l'un sur l'autre pour lever les deux suppositions du sujet supposé savoir et produire la signification première, la *Bedeutung* du *a* en tant qu'il est la vérité de la structure. Mais, le temps de cette éclipse, les champs écornés des deux cercles se sont révélés l'un à l'autre pour la première fois selon les deux nouvelles déclinaisons du « Wo Es war » :

– du côté du « je ne suis pas », comme un « je suis ça » purement impératif. Comment un « je », en effet, peut-il advenir au lieu d'un « pas-je » ? Comment peut-il se loger dans la logique du fantasme qui ne fonctionne qu'à l'exclure ?

– du côté du « je ne pense pas », « ce qui, de la *Bedeutung* de l'inconscient, est frappé de je ne sais quelle caducité de la pensée ».

Je termine par une citation du séminaire *La logique du fantasme* :

« Le sens logique originel de la castration [...] très mathématiquement fait défaut [...] C'est très précisément ce que représente – et seulement représente – l'effet de l'analyse. Aucun abord de la castration comme telle n'est possible pour un sujet humain, sinon dans un renouvellement [...] de cette fonction, que j'ai appelée tout à l'heure : aliénation <sup>25</sup>. »

## Ouverture

Lacan a opéré diverses coupes dans le signifiant « séparer » pour nous le faire entendre <sup>26</sup>. Mais, pour l'aliénation, il a laissé, nous l'avons dit, à ses auditeurs le soin de trancher : à eux de décider quoi en faire. Je crois pourtant qu'il a tranché lui-même en forgeant le terme de *lalangue*. Mais en attendant de pouvoir le vérifier, je fais ma proposition en ouvrant/coupant le signifiant « aliénation » en « a-liénation » ou en « alien-ation », c'est-à-dire respectivement en lien par l'objet *a* ou en formation d'un « en plus », un autre à la fois semblable et étranger.

*Mots-clés : aliénation, séparation, groupe de Klein, fin d'analyse, fantasme/symptôme.*

---

\* ↑ Intervention au séminaire de recherche « L'objet *a* et l'action de l'analyste », animé par Frédéric Pellion, à Paris le 20 avril 2017, Collège clinique psychanalytique de Paris, université Paris 7.

1. ↑ J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 839.

2. ↑ « Et ce me sera l'occasion d'introduire – je l'espère – d'une façon qui sera reçue dans le calcul logique, une autre fonction : celle qui, dans les tableaux de vérité, se caractériserait par cette opération qu'il faudrait appeler d'un terme nouveau, encore qu'il y en ait un dont je me sois déjà servi, mais qui pour avoir d'autres applications, peut faire ambiguïté – n'importe ! – j'en ferai le rapprochement. » Lacan propose d'abord de nommer cette opération «  $\Omega$  », voyelle dont le caractère mi-ouvert fait joliment signe d'aliénation, avant de revenir rapidement au mot lui-même. J. Lacan, *La Logique du fantasme*, 1966-1967, séminaire inédit, leçon du 21 décembre 1966.

3. ↑ *Ibid.*

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 188.

5. ↑ Acte de naissance du « parlêtre » (baptisé lors de la deuxième conférence sur Joyce, « Joyce le symptôme I », donnée par J. Lacan dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne le 16 juin 1975 à l'ouverture du 5<sup>e</sup> Symposium international James Joyce) et de « lalangue » (baptisée lors de la séance du 4 novembre 1971 du séminaire ...*Ou pire*).
6. ↑ « Torsion dans le retour » dont la conséquence est qu'on revient, dit Lacan, « à une utilisation déplacée de ce qui s'était formé d'abord » (dernière phrase de la séance du 27 mai 1964, avant la discussion, coupée dans l'édition du *Seuil des Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, et retrouvée dans la version Staferla du séminaire).
7. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 188.
8. ↑ J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 835.
9. ↑ J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 200.
10. ↑ J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 835.
11. ↑ La notion de facteur létal peut être rapprochée de celle de facteur limitant, utilisée notamment en chimie, et qui désigne le facteur qui va conditionner la vitesse ou l'amplitude d'un phénomène plurifactoriel à un moment précis.
12. ↑ Je reprends cette partition en deux temps de l'aliénation à Bernard Toboul, qui la développe dans son article « Le passage de la jouissance à l'inconscient », *Figures de la psychanalyse*, n° 5, 2001.
13. ↑ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, op. cit., p. 819.
14. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 199.
15. ↑ *Ibid.*, p. 195.
16. ↑ *Ibid.*, p. 186.
17. ↑ Je reprends ici la version du site Staferla, qui correspond au passage, très réécrit, des pages 181 et 182 de la version du Seuil.
18. ↑ J. Lacan, « Position de l'inconscient », art. cit., p. 839.
19. ↑ J. Lacan, « Proposition sur le psychanalyste de l'école », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 248.
20. ↑ « Il est clair que dans le groupe de Klein rien n'y implique cette faille de l'univers du discours, mais rien n'implique non plus que cette faille n'y soit pas ! » J. Lacan, *La Logique du fantasme*, op. cit., leçon du 14 décembre 1966.
21. ↑ *Ibid.*
22. ↑ Image extraite de l'article de Marc Barbut « Le sens du mot "structure" en mathématiques », *Les Temps modernes*, n° 246, novembre 1966, p. 791-815. Article, dit Lacan, dont la lecture « peut être un exercice très utile – en tous cas pour ceux qui aiment les longueurs – un exercice très utile, qui peut fortement vous assouplir en ce qui concerne ce groupe de Klein » (*La Logique du fantasme*, op. cit., leçon du 14 décembre 1966).
23. ↑ « Le transfert est impensable sinon à prendre son départ dans le sujet supposé savoir », J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 210.
24. ↑ *Ibid.*, p. 213.
25. ↑ J. Lacan, *La Logique du fantasme*, op. cit., leçon du 18 janvier 1967.
26. ↑ J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 843.